

→ Olivier Fatio

« Je suis relié à Genève par toutes mes fibres »

Historien émérite et président du Musée international de la Réforme, Olivier Fatio reçoit, le 27 septembre, le Prix de la Fondation pour Genève.

Propos recueillis par Thibaut Kaeser

« Ne me dites pas que vous voulez faire ma nécrologie ! », a ri Olivier Fatio lorsque nous lui avons soumis l'idée de la présente interview. Se lancer dans une discussion à bâtons rompus sur une vie fort remplie – à la croisée des chemins de la théologie, de l'histoire du christianisme, du protestantisme et de Genève – est, en effet, quelque peu déconcertant, mais cela en valait amplement la peine !

Commençons par le commencement...

Je suis issu d'une vieille famille genevoise ; mes ancêtres, acquis à la Réforme, ont fui l'Italie du Nord pour les Grisons, où nous trouvons leur trace dès 1550. En quête d'une vie meilleure, ils ont ensuite migré en Suisse au XVII^e siècle : tout d'abord à Bâle, puis à Vevey et enfin à Genève, où la famille a plongé définitivement ses racines. J'ai ainsi pour ancêtre Pierre Fatio.

Un aïeul au sujet duquel vous avez organisé un colloque le 5 septembre passé.

En effet, nous avons « commémoré » les trois cents ans de son exécution. L'occasion d'approfondir la connaissance de ce personnage, qui défendit les droits politiques fondamentaux du peuple souverain, ce qui lui coûta la vie en 1707. Pierre Fatio inaugura le XVIII^e siècle genevois qui, de tous les siècles, est certainement, avec celui de la Réforme, le plus passionnant : on n'appelle pas pour rien la Genève du XVIII^e siècle, « le laboratoire des révolutions européennes ».

Revenons-en à vous...

Excusez-moi, l'histoire est ma déformation professionnelle ! Dernier de trois garçons, je suis né en 1942 et j'ai reçu une éducation protégée, grâce à des parents aimants et attentionnés. Mon père étudia à la Business School of Harvard, ce qui

l'amena à s'engager dans une carrière commerciale puis bancaire. Ma mère, une femme remarquable (une des rares de son temps à fréquenter l'Université, notamment Columbia à New York) fut une militante déterminée du vote des femmes dans les années 1940-1950. Mon milieu familial était, certes, aisé, mais restait simple, généreux et accueillant.

d'être immunisés par les tentations fascisantes qui ont touché beaucoup de monde à Genève et en Suisse durant les années trente.

J'ai également subi l'influence de mon grand-père Guillaume, qui fit son apprentissage aux Etats-Unis dans les années 1880. Remarquable publiciste, il prit part à l'installation de la Société des Nations, l'ancêtre de l'ONU, car il était alors un des rares Genevois à parler parfaitement l'anglais ! Homme de foi et d'une grande simplicité, il avait un goût certain pour l'histoire.



▲ Olivier Fatio, au service de l'Eglise comme de l'Université.

A-t-il encouragé votre passion pour l'histoire ?

Indirectement, il a exercé une influence indéniable. Surtout, je me sens relié par toutes mes fibres à Genève, que j'aime profondément, non seulement parce que ma famille y est étroitement associée, mais également parce que j'aime son atmosphère, son cadre de vie, sa destinée extraordinaire en comparaison avec sa petite taille. Le journaliste Etienne Dumont a une fois écrit que je n'ai eu qu'une maîtresse : Genève. J'approuve cette affirmation et avoue être un amant fidèle (rires) !

Quelle était la place de la religion dans votre univers ?

Elevé dans un milieu marqué par le christianisme, j'ai fréquenté dès mon jeune âge l'école du dimanche et ai eu le privilège d'être le catéchumène du pasteur Max Dominicé à St-

Les Etats-Unis d'Amérique vous ont-ils marqué ?

Je n'y ai pas étudié et je suis d'ailleurs un piètre voyageur. Mais la culture libérale anglo-saxonne, attachée à la démocratie, a permis aux miens

Gervais. Durant ma scolarité au Collège Calvin, j'ai fréquenté « la Fédé » (l'Aumônerie protestante des Ecoles secondaires). Cette expérience m'a marqué. « La Fédé » était animée par Philippe Gilliéron et Pierre Reymond qui, dans les années

1950-1960, organisaient pour nous, collégiens, des rencontres, des conférences et des séminaires passionnants avec une multitude de gens issus de milieux très divers. Ces deux pasteurs d'exception nous ont ouvert l'esprit aux problèmes religieux, intellectuels et sociaux du temps. La « Fédé » était également un lieu où j'ai noué des amitiés pour la vie !

Quels souvenirs d'étudiant gardez-vous de l'Université ?

Excellents ! En particulier l'enseignement des deux professeurs de systématique, Jacques de Senarclens, qui me fit connaître Karl Barth – que je lis régulièrement au même titre que Jean Calvin –, et Gabriel Widmer qui a été, ma vie durant, l'indispensable éveilléur de ma conscience théologique. Je n'oublie pas mes professeurs d'histoire du christianisme, qui est devenu ma discipline d'élection, Jaques Courvoisier - Patry et Pierre Fraenkel, auprès desquels j'ai appris le sens de la problématique historique et la rigueur des méthodes critiques.

Nous sommes alors au début des années soixante. Comment avez-vous bifurqué vers l'histoire ?

En travaillant à l'édition du registre de la Compagnie des pasteurs de Genève pour la période allant de la mort de Calvin, 1564, à la Saint-Barthélemy, 1572. Ce fut une remarquable formation pour laquelle je bénéficiais de mentors de première qualité : Henri Meylan, professeur d'histoire de l'Eglise à Lausanne, et Alain Dufour, tous deux archivistes - paléographes, diplômés de la prestigieuse Ecole des Chartes de Paris, et tous deux éditeurs de la Correspondance de Théodore de Bèze.

Nommé professeur d'histoire du christianisme à la Faculté autonome de théologie protestante à l'âge de 30 ans, j'ai occupé cette charge avec infiniment de satisfaction jusqu'à ma retraite anticipée à l'âge de 60 ans. Ayant été nommé très jeune à l'Université, je n'ai jamais eu l'occasion de pratiquer le ministère pastoral, même si, jusqu'à ce jour, il m'arrive de prêcher régulièrement et de présider des actes pastoraux, étant au bénéfice d'une délégation pastorale permanente. Je n'ai jamais considéré que l'enseignement académique était antinomique de l'annonce de la Parole !

L'œcuménisme, très en vogue durant les années soixante, vous a-t-il enthousiasmé ?

Certes ! Nous pensions alors que l'Unité des chrétiens était à portée de main. La grande famille protestante s'enthousiasmait à la vue des perspectives que semblait ouvrir l'étonnant Concile de Vatican II, et le Conseil Œcuménique des Eglises avait le vent en poupe. Par la suite, il a connu d'inévitables crises de croissance et semble, aujourd'hui, hélas, trop absorbé par ses propres problèmes pour permettre d'espérer un rapide renouveau de l'œcuménisme. La situation actuelle reflète notre époque marquée par les revendications identitaires. Mais avouons également qu'il est difficile de faire dialoguer des congrégationalistes avec le Patriarcat de Constantinople ! Grâce à l'œcuménisme, nous avons découvert les richesses de chaque confession et j'estime que l'œcuménisme n'est pas une discipline à choix mais une exigence du Saint Esprit lui-même.

Les déclarations de Benoît XVI vous ont-elles agacé ?

On pouvait s'y attendre. Joseph Ratzinger est un intellectuel de haut vol, tourmenté par le relativisme. Il en rend responsable le protestantisme et ses dernières déclarations semblent le viser. Les prises de position peu amènes de Mgr Koch, évêque de Bâle, le confirment. Ce prélat voudrait faire croire aux protestants qu'ils ont mal compris la revendication catholique romaine

à être seule véritable Eglise. Il me semble, au contraire, qu'il n'y a rien de plus simple à comprendre... Pour ma part, peu me chaut la prétention du Vatican à détenir seul et pleinement la vérité du dogme, car une seule question me travaille : l'Eglise à laquelle je me rattache est-elle fidèle à Celui qui est la Vérité ? Pourquoi Rome a-t-elle ressenti le besoin de répéter, cinq ans à peine après Dominus Jesus, ses affirmations tranchantes ? Pour affaiblir l'œcuménisme de la base beaucoup plus ouvert et réel que celui de la hiérarchie ? La question est posée...

Quel regard portez-vous sur le protestantisme actuel ?

La prévalence des courants évangéliques me frappe. Les Eglises libres sont, semble-t-il, en croissance alors que les Eglises réformées historiques connaissent un certain recul. J'ai évidemment de la sympathie pour ces sœurs et frères protestants évangéliques, mais je redoute la tentation fondamentaliste de la mouvance évangélique. Je suis, par exemple, confondu par les débats sur les billevesées du créationnisme qui agitent maintes communautés aux USA et même en Europe !

Mais l'engouement pour les évangéliques est sans doute le signe d'un déficit de témoignage et de réflexion chez les réformés. Je me rappelle un étudiant brésilien qui me disait avec humour que pendant que les réformés de son pays réfléchissaient sans fin à « l'option pour les pauvres », les évangéliques avaient mis ce principe en pratique en construisant écoles, dispensaires et hôpitaux, tout en animant des cultes fervents !

“
L'œcuménisme n'est pas une discipline
à choix mais une exigence du
Saint Esprit lui-même.
”

Quel est donc l'avenir des réformés ?

Nous vivons une époque de hautes eaux religieuses et de basses eaux confessionnelles. Je pense néanmoins que les institutions ecclésiastiques historiques tiendront le coup. Elles ne doivent pourtant pas se laisser obnubiler par les questions de structures et de gouvernance, importantes certes, mais secondaires par rapport à un effort intense de réflexion intelligente et d'action raisonnable en direction d'une population spirituellement désorientée mais mentalement exigeante. L'ensemble des protestants – évangéliques et réformés – se doivent de collaborer pour porter un témoignage crédible et doivent se ressourcer en s'inscrivant fidèlement dans une filiation historique captivante.

Encore l'histoire !

Je vous l'avais dit : je suis un amant – et un croyant – très fidèle !

A lire :

• Pierre Fatio et la crise de 1707,
par Olivier et Nicole Fatio,
Labor et Fides.